

76

AU NORD
DE LA
CHAÎNE DU CAUCASE

SOUVENIRS D'UNE MISSION

PAR
Le Baron de BAYE

EXTRAIT DE LA REVUE DE GÉOGRAPHIE
(Livraisons de Juillet et Août)
DIRIGÉE PAR M. L. DRAPEYRON

PARIS
LIBRAIRIE NILSSON
338, RUE SAINT-HONORÉ, 338

1899

47m

RTp

Bibliothèque Maison de l'Orient



129740

AU NORD DE LA CHAÎNE DU CAUCASE

SOUVENIRS D'UNE MISSION

DU MÊME AUTEUR



- Les bronzes émaillés de Mostchina (gouvernement de Kalouga), 1891.
La bijouterie des Goths en Russie, 1892.
Compte rendu des travaux du IX^e congrès russe d'archéologie, 1893.
Rapport sur les découvertes faites par M. Savenkov dans la Sibérie orientale, 1894.
Études sur l'archéologie de l'Ukraine, 1895.
L'œuvre de Victor Vasnetzoff, 1896.
Kiev, la mère des villes russes, 1896.
Les tombes de Mouranka, 1896.
Sépulture du x^e siècle à Kiev, 1896.
Du Volga à l'Irtisch, 1896.
Causerie devant quelques toiles de l'école moderne en Russie, 1897.
Souvenir d'un couronnement impérial, 1897.
Notes sur les Votiaks païens, 1897.
La nécropole d'Ananino (gouvernement de Viatka), 1897.
De Moscou à Krasnoïarsk, 1897.
Notes de folk-lore votiak, 1898.
La crosse de saint Étienne de Perm, 1898.
En Géorgie, 1898.
De Penza à Minoussinsk, 1898.
Au sud de la chaîne du Caucase, 1899.

AU NORD

DE LA

CHAINE DU CAUCASE

SOUVENIRS D'UNE MISSION

PAR

Le Baron de BAYE



EXTRAIT DE LA *REVUE DE GÉOGRAPHIE*

(Livraisons de Juillet et Août)

DIRIGÉE PAR M. L. DRAPEYRON

PARIS

LIBRAIRIE NILSSON

338, RUE SAINT-HONORÉ, 338

—
1899

AU NORD DE LA CHAÎNE DU CAUCASE

SOUVENIRS D'UNE MISSION¹

La Russie peut être comparée à une grande mosaïque formée de peuples divers ; mosaïque dont le fond, dominant les détails, représente l'élément slave. L'étude d'une agglomération si complexe, couvrant une si vaste superficie du globe, ne peut être opérée que partiellement, que par tranches. Différentes parties ont déjà fait, d'autres feront dans l'avenir, l'objet de mes voyages et le sujet de mes causeries gratifiées du nom trop pompeux de conférences. Aujourd'hui, je vous entretiendrai d'une section de la mosaïque, dont le dessin et les caractères sont des plus difficiles à saisir, dont les éléments sont des plus variés.

Le Caucase, pris en particulier, est en abrégé, bien que plus compliqué, ce que la Russie elle-même est en grand.

Comme je l'ai dit maintes fois, il faut se hâter d'étudier ces races appelées à perdre leur originalité ou à disparaître, en face de l'œuvre d'extension, de pénétration, d'assimilation opérée par les Russes ; œuvre servie par des aptitudes, par un système politique, par un besoin de colonisation et surtout par cette force entraînante qui fait leur puissance et leur grandeur.

Ma première étape fut Ekaterinodar, son nom signifie « don de Catherine », comme celui d'Ekaterinograd veut dire « ville » et celui d'Ekaterinoslav « gloire de Catherine ». Toutes ces villes portent le nom de leur illustre fondatrice. Ekaterinodar, capitale de la province du Kouban, est donc une cité relativement récente, on pourrait dire une ville de Cosaks. Je ne vous y retiendrai pas, car nous nous occuperons plus spécialement des populations que les Russes désignent par le mot Inorodtzy², nom difficile à tra-

1. Conférence faite à l'assemblée générale de la Société de géographie commerciale le 18 avril 1899.

2. *In* = autre ; *rod* = race ; *tzy*, suffixe.

duire, mais qui signifie en quelque sorte « races d'un autre sang ».

Les tribus caucasiennes sont nombreuses et diverses. L'empereur Nicolas I^{er} avait une escorte formée de leurs représentants; elle était brillante par ses costumes aussi bien que par ses harnachements; elle devait suivre le cortège du tzar à son entrée solennelle à Varsovie; mais la veille du jour fixé, la conduite des Caucasiens ayant laissé à désirer, on leur défendit de paraître. Mécontents, ils s'enfuirent et passèrent la frontière. Arrivés en Allemagne, on voulut les désarmer. Pour eux, la privation des armes équivaut à un déshonneur. Aussi ne se soumirent-ils pas; quoique peu nombreux (à peine une vingtaine), ils s'emparèrent d'une petite ville. Pour les déloger, il fallut se servir de la troupe contre laquelle ils se défendirent si vaillamment que les vaincre ne fut pas chose facile. La plupart d'entre eux furent tués et les autres envoyés comme prisonniers à Berlin. L'empereur, instruit de l'événement, ressentit une telle joie de savoir que ses gens avaient pris une ville allemande qu'il obtint leur grâce et les fit rapatrier.

Si nombreux au Caucase avant la conquête russe, les Tcherkesses ou Circassiens, obligés d'abandonner leurs montagnes pour la plaine, émigrèrent en masse. Il en reste encore néanmoins au sud-est d'Ekatérinodar, ce sont les Bjédouks, et j'ai voulu les visiter. A cet effet, je me servis d'une pérékladnaïa, voiture sans ressorts, qui est au Caucase l'équivalent de la tarentas. Après avoir traversé la stanitza Pachkovskaïa, habitée par 9,000 Cosaks et 3,000 paysans russes, nous passâmes sur un bac le fleuve Kouban, et nous nous trouvâmes immédiatement sur le territoire des Bjédouks. Parvenu à l'aoul Lakchoukaï, nous fûmes reçu par le prince Soultan-Salate-Guirey, descendant des khans de Crimée qui portaient aussi le nom de Guirey. Le prince, entouré de sa famille (femmes exceptées), nous souhaite la bienvenue devant la maison nommée en langue tcherkesse « khatichs », c'est-à-dire « pour les hôtes ». Les autres populations du Caucase la nomment « kounatzkaïa¹ ».

Les Bjédouks se divisent en deux branches : les Tchitchinaievtzi et les Khanchi, séparés par la rivière Psékoupe. Nous sommes chez les Khanchi.

Jadis chrétiens, les Bjédouks sont devenus mahométans. La

1. Du mot *koumak*, ami.

rivière Biélaïa sépare leur territoire de celui des Chapsougues. Après un arrêt dans la maison des hôtes, garnie d'armes et de harnachements, le prince nous conduisit dans sa propre demeure. Il nous fit asseoir et se tint debout. Ce vieillard est encore vert malgré les ans ; son maintien est plein de noblesse et de distinction, son visage empreint d'une belle expression. N'oubliez pas qu'il fut un temps où ces Tcherkesses formaient la plus brillante des popu-



LE PRINCE SOULTAN-SALATE-GUIREY ENTOURÉ DE SA FAMILLE.
BJÉDOUKS, AOUL LARCHOUKAI, PRÈS EKATÉRINODAR.
(Photographie du baron de Baye.)

lations de la Caucasic du nord. Elle avait sa civilisation et donnait le ton et la mode aux autres tribus. N'est-ce pas eux qui ont fait adopter le vêtement désigné sous le nom de tcherkeske par les diverses populations réparties sur les deux versants de la chaîne de montagnes ? Les armes circassiennes étaient aussi très réputées. Il est temps d'étudier et de voir les rares Circassiens restés dans leur pays. Comme j'ai pu le constater, ils ont conservé leurs tradi-

tions chevaleresques. Le prince nous présenta son fils, son neveu, toute sa famille masculine et, par une faveur exceptionnelle, il fit apparaître un instant devant sa maison les princesses ordinairement invisibles. Elles se montrèrent dans leur beau costume, mais, comme au fond leur rôle est si secondaire, n'en parlons pas. Après de longs pourparlers entre le lieutenant Filatoff, l'interprète, et le prince, celui-ci, cédant à mes instances, consentit à s'asseoir. Tous les autres restèrent debout. Les marques de profond respect du fils et du neveu pour le chef de la famille étaient si nombreuses que j'en fus frappé. Il n'y a pas plus de cinquante ans, un fils n'osait pas regarder son père et, en sa présence, baissait les yeux jusqu'à terre. La naissance des enfants, me dit le prince, n'occupe pas les hommes. Un père ne voit pas son fils avant qu'il ait 20 ans. Il est élevé en dehors du milieu paternel, mais lorsqu'il atteint sa vingtième année, il est présenté à son père qui le reçoit entouré de toute sa maison et des nobles de sa famille. C'est l'occasion d'une grande fête.

De la haute dignité du père à la situation du fils, la distance est si grande, que le père ne doit jamais aller vers le fils, mais le fils vers le père, que le fils n'ose pas manger à la table de son père et encore moins s'asseoir en sa présence.

Pour me faire saisir à quel degré le respect de la hiérarchie règne dans sa race, le vieux prince nous fit un récit émouvant, écoutons-le : Il y a deux cent cinquante ans, vivait dans cette région, un vieillard de la famille princière Bolotokoff nommé Tachiéousten. La guerre avec les Nogais venait d'éclater. A cause de son âge avancé, le prince ne pouvait plus porter les armes et devait rester à la maison. Ses grands fils partirent combattre. L'un d'eux se conduisit en brave, fut blessé, il eut les deux jambes brisées¹. Ramené à son aoul, à son village, il dut rester au lit dans sa maison séparée de celle de son père. Les convenances interdisaient au père d'aller vers son fils.

Pourtant les vieillards du village disaient au prince père : « Pourquoi n'irais-tu pas voir ton fils, il est gravement blessé, il mourra, peut-être a-t-il quelque chose à te dire avant de quitter la vie? » Alors le vieux voulut bien se rendre dans la maison où gisait son fils. Dans cette maison, il n'y avait pas de plafond mais des poutres

1. Il se nommait Karebéch.

saillantes. Lorsque le fils apprit que son père venait vers lui, il se fit suspendre aux poutres par les bras, pour ne pas être couché mais se tenir debout devant son père.

A peine le vieillard eut-il quitté la maison du blessé, qu'il apprit que son fils venait de rendre le dernier soupir. L'effort qu'il avait dû faire avait épuisé le peu de forces qui lui restaient.

Le Bjédouk, qui me contait cette histoire, était tellement ému que de grosses larmes, échappées de ses yeux, perlaient sur sa barbe blanche.

Après que nous eûmes visité plusieurs habitations, nous revînmes à la maison des hôtes pour le repas qui nous était offert. Le maître de céans devait seul manger avec ses hôtes, servis par son fils et ses neveux. Et le fils de dire : « Les hôtes doivent obéir au maître, sans objection ; vous devez manger, car nous avons nos armes. » Cette ancienne manière de provoquer l'appétit ne manque pas de couleur locale.

Nous étions accroupis, mes interprètes et moi, sur des rondins de bois très bas. Le prince demeurait debout. Après que l'on eut versé de l'eau sur nos mains, on apporta un petit guéridon peu élevé, servant à la fois de table et de plat, il portait au centre une pâte en forme de tarte, c'était du millet cuit. Dans du beurre fondu, teinté de poivre rouge et de safran, nageaient des ailes et des cuisses de poulet. Pour manger, on ne se sert que de ses doigts. Chacun des convives détache un fragment extérieur de la pâte, le trempe dans le jus de couleur orangée, puis pêche un morceau de poulet. Ensuite les petits os sucés sont posés sur le bord de la table laissé vide pour cet usage.

On enlève le guéridon, un second lui succède, celui-ci garni de la même manière, de la pâte entourant des morceaux de mouton imparfaitement cuits, sortes de côtelettes avec peu de viande et beaucoup de graisse. On mange le mouton comme on a mangé la volaille, et les os sont jetés au jeune loup enchaîné dans la cour.

Enfin un troisième guéridon remplace les premiers, il porte deux récipients, l'un plein de riz ¹ mélangé à des raisins secs et l'autre de crème aigre. Avec des cuillères, faites de bois de palmier, on prend alternativement du riz et de la crème.

1. Sorte de plov.

Entre temps, le fils versait un verre de « mepsi », agréable boisson faite de pommes sauvages¹.

Mais je ne veux pas vous retenir plus longtemps chez ces nobles Circassiens.

Quelques jours plus tard, je me trouvais sur les côtes ensoleillées de la mer Noire, près de Guélandjik où j'avais trouvé asile chez un compatriote, M. Andrieux, directeur d'une importante usine de ciment de Portland. Dans cette contrée, les kourganes, que nous appelons tumuli, sont nombreux. La plupart d'entre eux contiennent les tombeaux des anciens Tcherkesses qui constituaient la population locale avant la conquête russe, ils ont été refoulés sur les territoires où ils sont actuellement cantonnés. L'inspection des crânes que j'ai rapportés corroborera, je le pense du moins, après une étude détaillée, la proposition que j'avance.

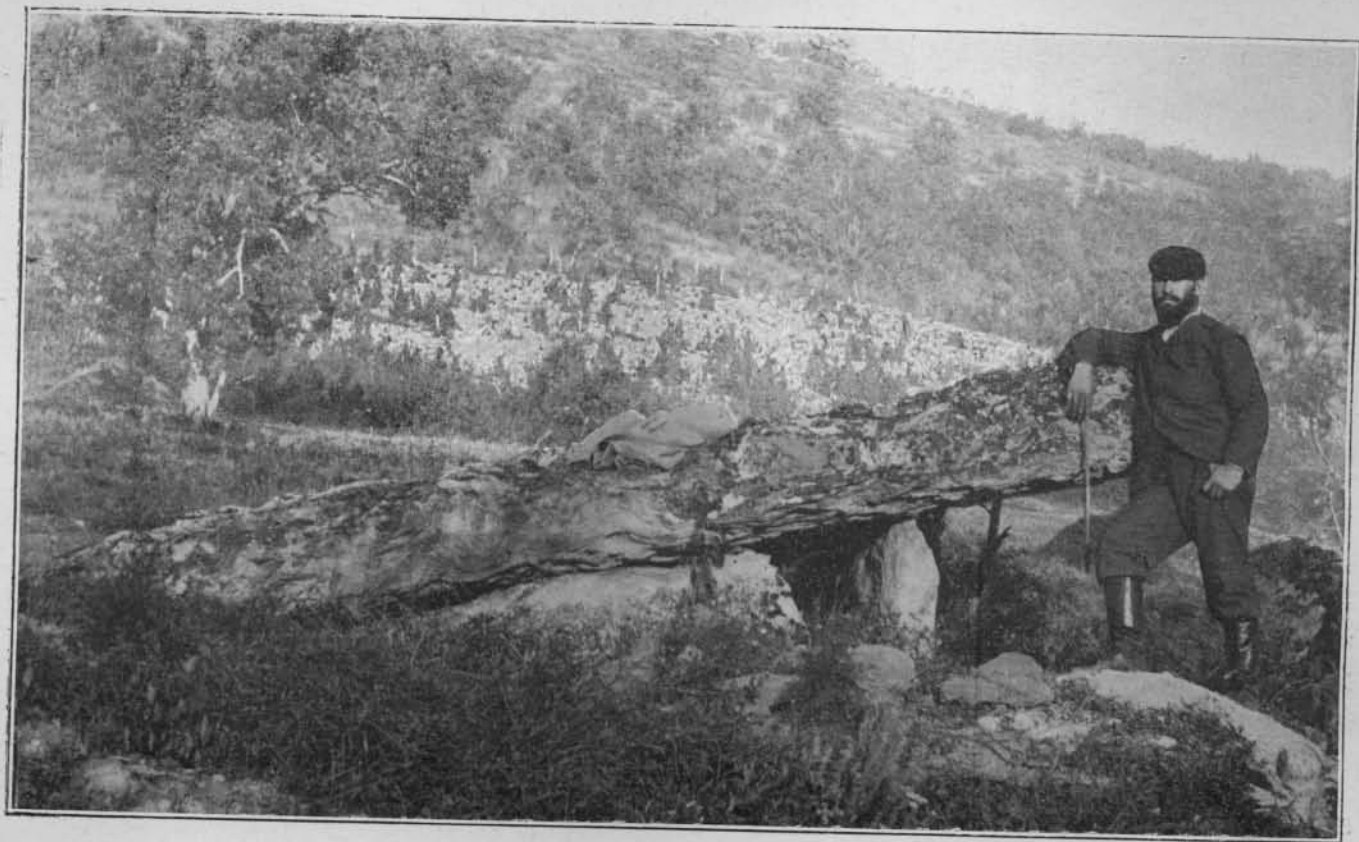
Toujours sur les mêmes côtes, il se trouve des monuments plus anciens qui rappellent nos dolmens et nos allées couvertes de France.

Les monuments mégalithiques du Caucase, encore ignorés, étaient certainement des tombeaux ; ils sont désignés par les populations locales sous la dénomination de « bogatyrskaïa khata », c'est-à-dire chaumières de bogatyrs. Les bogatyrs sont des héros fabuleux et légendaires.

Le monument dont je vous montre la photographie est considérable. La pierre supportée par d'autres blocs mesure 4 m. 37 de longueur sur 2 m. 13 de largeur. La dalle, formant support du côté de l'orient, est taillée et percée d'un trou.

Sur cette langue de terre, longeant la mer Noire, les Tcherkesses ont été remplacés par des colons de diverses nationalités, des Tchèques, des Grecs, des exilés russes qui forment une mauvaise population, peu civilisée, et peut-être plus dangereuse que celle dont elle a pris la place. Celle-ci avait du moins une certaine noblesse de caractère que ses successeurs ne possèdent pas. Je me suis laissé raconter que le brigandage sévissait dans ces parages. Revenu à Novorossisk, chef-lieu récemment créé du gouvernement de la Mer-Noire, j'ai visité le port, et les deux villes distantes l'une de l'autre de 2 kilomètres. L'une n'est pas trop vieille, et l'autre a

1. On boit aussi le « barkhzim », sorte de bière faite avec du froment analogue à ce que les Tatares nomment « bouza ».

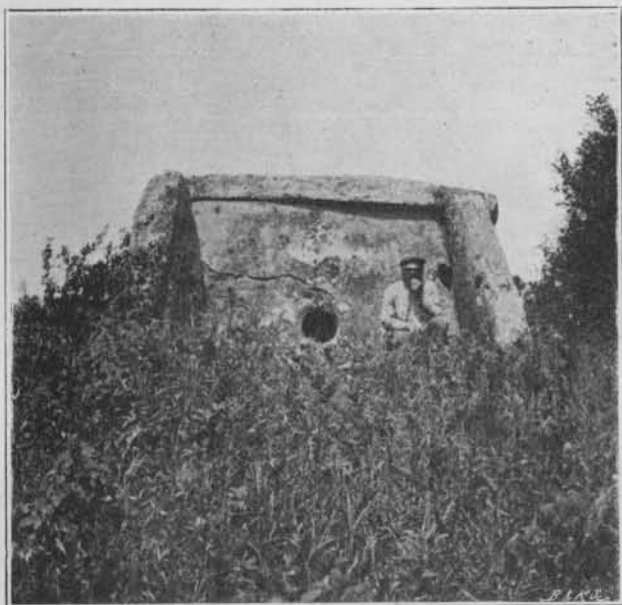


DOLMEN, A MARIA-ROTCHA, PRÈS GUÉLENDJIK.

(Photographie de M. Perpigniani.)

été commencée il y a huit années sur des terrains achetés par la Société du Standard russe créée avec des capitaux français. Cette nouvelle cité, destinée à s'accroître rapidement, compte 8,000 âmes; M. Lefeuvre-Méaulle, notre aimable vice-consul, l'habite. On ne se croirait ni en Russie ni au Caucase, plutôt dans la banlieue de Paris, ou au milieu de cottages.

Le nord-est rend le séjour de Novorossysk fort désagréable. Ce vent, tellement violent, arrête les bateaux, renverse parfois che-



DOLMEN, ENVIRONS D'ILSKAÏA, GOUVERNEMENT DU KOUBAN.

(Photographie du baron de Baye.)

vaux et voitures; il a même précipité des wagons dans la mer. Le vent sert de tarif aux cochers, les prix varient selon sa furie. De 30 kopeks, prix ordinaire de la course d'une ville à l'autre, il s'élève jusqu'à 1 et même 2 roubles. Voilà qui ne manque pas d'originalité.

Rentré dans le gouvernement du Kouban, je fis un séjour à Ilskaïa où la compagnie du Standard russe termine une vaste exploitation de naphte dont il reste encore quelques puits. Près de cette localité, je trouvai dans une couche d'argile d'un gris

bleuâtre, des ossements de mammouths et d'hippopotames, mêlés à des traces attestant leur coexistence avec l'homme dans cette région où elle n'avait pas été révélée. Une excursion difficile, sous la conduite d'un chasseur, me fit voir¹ un autre groupe de dolmens semblables à ceux des rives de la mer Noire. Après avoir examiné des plantations et des récoltes de tabac, je quittai la province du Kouban pour gagner celle du Terek. Wladikavkas devint



PRÉPARATION DES FEUILLES DE TABAC PRÈS ILSKAÏA, GOUVERNEMENT DU KOUBAN.
(Photographie du baron de Baye.)

mon quartier général. En dehors du bazar, dont M. Kirakozoff me fit connaître toutes les curiosités, et du comité de statistique, dont M. Vertepoff me fit les honneurs, cette ville n'offre rien d'intéressant.

Grâce à M. Kotlarewsky, le très aimable maître de police de Wladikavkas, j'ai pu étudier une trentaine de Khevsoures, des-

1. Sur le territoire de la Stanitza Kholmky, au sommet d'une montagne dominant la vallée de la rivière Azoubze.

cendus de la montagne pour chercher des provisions¹. C'est seulement durant deux mois de l'été qu'ils peuvent quitter leurs régions élevées d'un accès difficile. Du reste, ils craignent la chaleur. En langue géorgienne, Khevsoure signifie habitant d'un défilé. *Khevs* est le génitif de *Khavi* qui veut dire défilé. *Ouri* est une particule qui signifie habitant.

L'habitude qu'ils ont de porter des croix pour orner leur che-



KHEVSouRES DE L'AouL DE OKHERKHEVI (GOUVERNEMENT DE TIFLIS)
PHOTOGRAPHIÉS A WLADIKAVKAS.

(Photographie du baron de Baye.)

mise et différentes parties de leur ajustement, ainsi que l'usage de certaines armes, les ont fait considérer à tort comme les descendants d'un petit groupe de croisés qui, n'ayant pu traverser le Caucase, y seraient demeurés et auraient épousé des femmes géorgiennes. En

1. Ces Khevsoures venaient de l'aoul Okherkhevi, situé dans l'arrondissement de Thionet.

somme, les Khevsoures forment une tribu géorgienne, isolée dans des régions peu pénétrables, et ayant conservé les anciens costumes et usages. Du reste, ils parlent le géorgien. Leurs cottes de mailles, leurs casques composés d'une plaque métallique, légèrement convexe, d'où pend un réseau métallique, toutes leurs armures enfin semblent les mêmes que celles des anciens Circasiens. Quant aux objets et armes de provenances occidentales,



KHEVSOURES DE L'AUL OKHERKHEVI (GOUVERNEMENT DE TIFLIS)
PHOTOGRAPHIÉS A WLADIKAVKAS.

(Photographie du baron de Baye.)

trouvés chez eux, on en rencontre également chez les autres montagnards.

Les vêtements des Khevsoures sont en grosse laine tissée dans leurs aouls. Le gros bleu domine, mais il est rehaussé de broderies, d'applications d'étoffes rouges, d'ornements de toutes sortes.

Une particularité qui m'a beaucoup frappé : ils ont la coutume de porter toujours au pouce une grosse bague en fer ou en cuivre.

Ces bagues se nomment satite, elles sont volumineuses, massives, armées de pointes; le coup qu'elles peuvent porter les rend dangereuses.

On dit les Khevsoures très peu chrétiens, et un peu païens. Ils aiment à manier leurs armes; on les dit cependant assez doux, excepté lorsqu'ils sont attaqués. Les Ingouches, leurs voisins, les craignent, car si un Ingouche touche un Khevsoure, on peut



KHEVSouRES DE L'AouL OKHERKHEVI (GOUVERNEMENT DE TIFLIS)

PHOTOGRAPHIÉS A WLADIKAVKAS.

(Photographie du baron de Baye.)

être certain que tout le village de cet Ingouche passera par les armes.

Nous ne devons pas nous borner à vous parler des Khevsoures.

En rayonnant aux alentours de Wladikavkas, nous avons visité des aouls ossètes. Vous savez que ce peuple est considéré par certains ethnographes comme les descendants des Alains. En effet, ils ont dans leur langue beaucoup de mots germaniques. Lors de

l'évangélisation du Caucase, tous les Ossètes furent plus ou moins convertis. Maintenant, il y a des Ossètes demeurés chrétiens, d'autres sont devenus mahométans; et dans les montagnes, il en est que l'on peut considérer comme païens. Ces derniers ont de petits temples en bois que l'on nomme « maireme ». En voici un, dessiné par le colonel Wyrouboff, il ne mesure pas plus de deux



KHEVSOURS MONTRANT LEURS ANNEAUX DE POUCE.

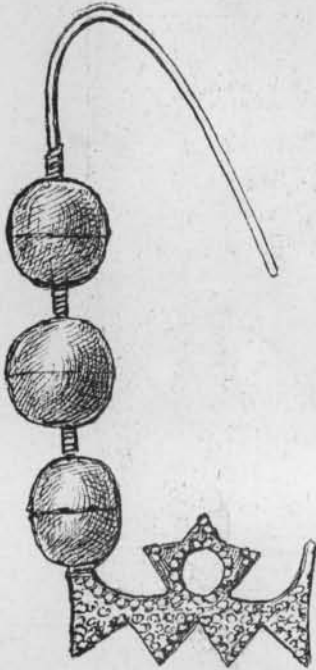
(Photographie du baron de Baye.)

archines carrées. Chaque année, ils se réunissent auprès de ces édicules et tuent une quantité de moutons. L'extérieur de ces temples est orné d'un grand nombre de cornes d'ovidés de toutes sortes. A l'intérieur, les offrandes sont accumulées : poupées, vases, flèches, casques, enfin les objets les plus variés.

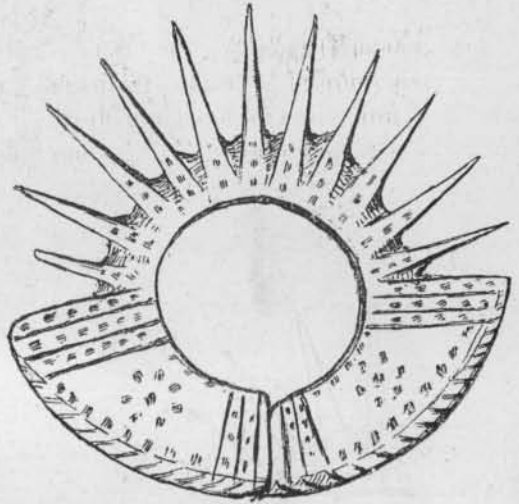
Dès l'arrivée d'un hôte dans un aoul ossète, ceux qui le reçoivent tuent un mouton à sa santé; c'est une sorte de sacrifice qui se nomme « kourban ». Cette pratique est du reste commune à un

grand nombre de populations du Caucase. Je l'ai constatée partout dans le nord.

A l'aoul Beslane¹, j'ai été reçu chez des Ossètes mahométans, et tous les habitants du village, sauf les femmes mariées, s'étaient réunis pour nous recevoir, nous fêter et nous montrer leur manière de vivre. La population s'était rassemblée dans la cour de la mai-



PENDANT D'OREILLE EN ARGENT,
KHEVSORES DE L'AOWL OKHERKEVI
(GRAND. NAT.).



BAGUE DE POUCE EN FER,
KHEVSORES DE L'AOWL OKHERKEVI
(GRAND. NAT.).

(Dessins du baron de Baye.)

son du starchina, autrement dit du maire de l'endroit. Les hommes battaient des mains et les enfants tapaient en mesure avec des bâtons sur une planche. Un couple se détacha de la foule, puis un second, un troisième, pour danser le « kavèn » qui est la lesghinka interprétée à la manière des Ossètes. Les filles sont longues et minces, dans des tuniques à longs plis droits, le corsage est fermé

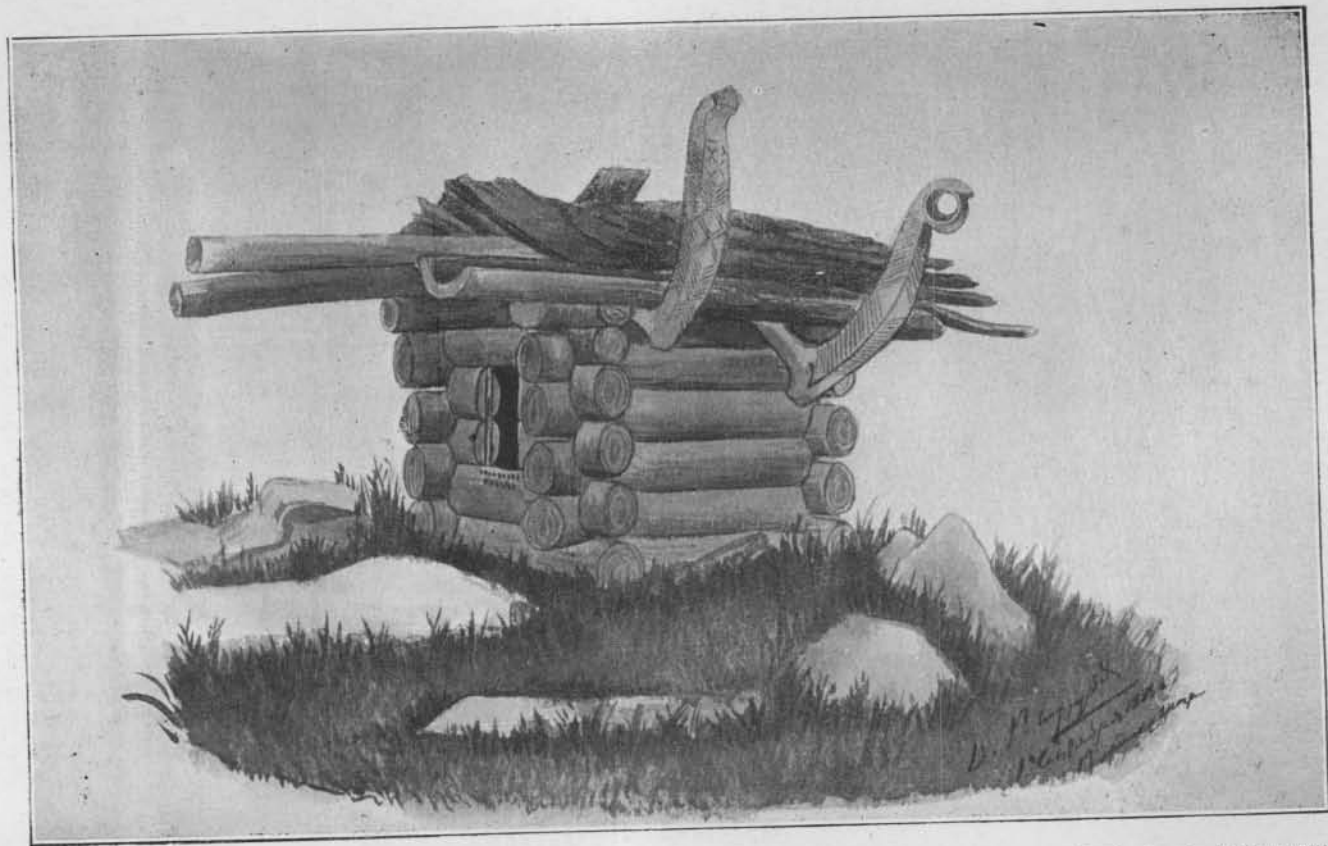
1. 260 maisons et 4,490 habitants.

par 17 agrafes d'argent, les manches serrées se terminent par



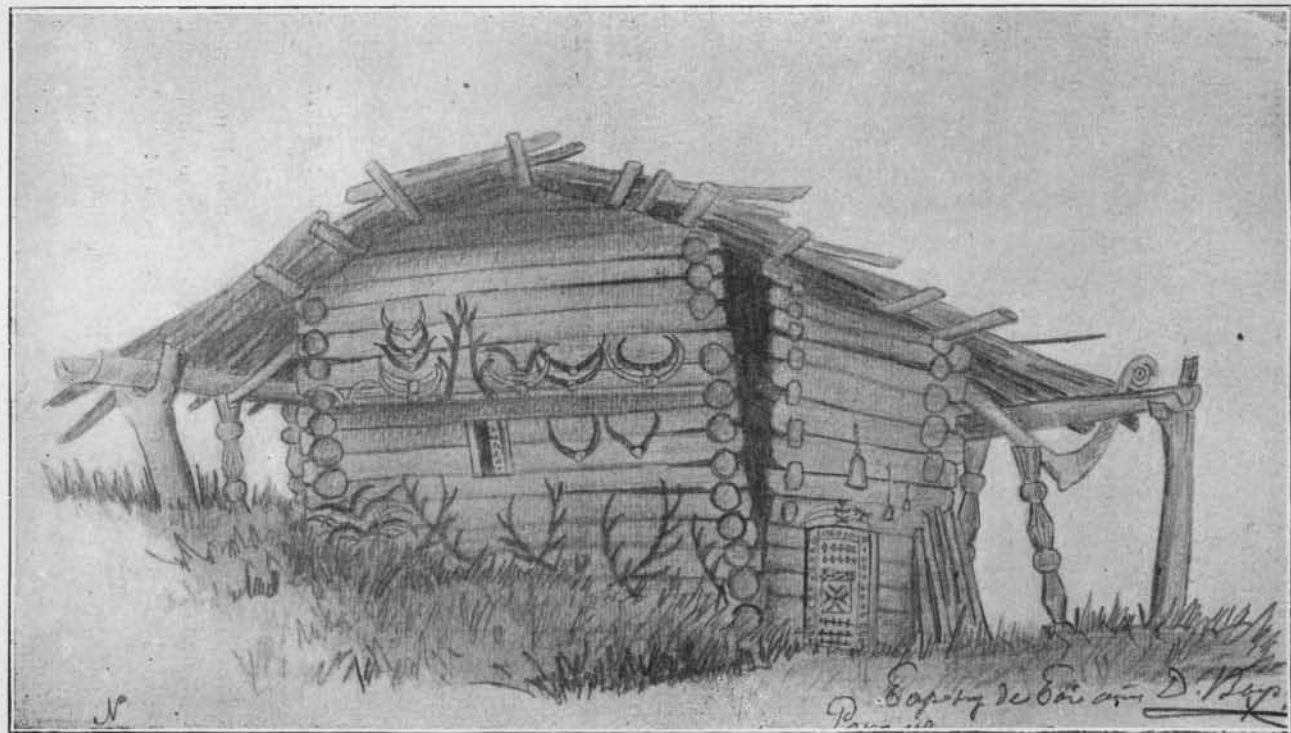
KHEYSOURES REVETUS DE LEURS ARMURES.

des volants en soie voyante sous lesquels la main disparaît. La tête est couverte d'un bonnet de velours chargé de broderies



MAIREME OSSÈTE, PRÈS L'AUL RÈKOM, PROVINCE DU TÈREK.

(Dessin du colonel Wyrouboff.)



MAIREME OSSÈTE, PRÈS L'AOL RÉKOM, PROVINCE DU TÉREK.

(Dessin du colonel Wyrouloff.)

d'or¹; deux nattes de cheveux encadrent le visage. Un voile en tulle blanc², et un fichu de soie³ complètent la coiffure.

Nous avons ensuite vu exécuter la danse nationale ossète « cymdé » à laquelle seuls les hommes prennent part. Ils se tiennent par les bras et forment une ronde en chantant.

Le starchina nous invite au repas qui sera servi sur des tables basses, comme chez les Bjédouks. Seuls, les notables pénètrent



PROVINCE DU TÈREK, DANSE OSSÈTE « CYMDÉ », AOUL BESLANE.

(Photographie du baron de Baye.)

dans la chambre. Le vieil Ossète mahométan qui nous reçoit, prenant dans ses mains une tige de fer garnie de morceaux de mouton rôtis et un pain de maïs, récite une prière :

« Nous sommes tous les enfants de notre Dieu et notre espoir

1. Ce bonnet se nomme « kardjéhoud ».

2. Le voile se nomme « kalbardjane ».

3. Le fichu s'appelle « charbétène ».

« est dans notre Dieu. Nos âmes sont l'œuvre de notre Dieu. Notre
 « souverain est S. M. le Tzar. Que nos hôtes soient toujours heu-
 « reux. Que nous les recevions aussi aimablement que possible.
 « Nous prions Dieu d'accorder à nos hôtes un voyage favo-
 « rable. »

Chaque phrase est suivie du mot *amin* répété par tous les assistants.

Inutile de vous dire qu'on mange avec les doigts et que les hôtes seuls sont assis.

On a successivement servi de la viande, cuite dans une pâte de maïs « fedjine ». Des pâtés semblables où le fromage remplace la viande « khaliva ». Du « chachlik », c'est-à-dire des morceaux de mouton embrochés sur une tige de fer. Des petits pains, plats comme des galettes, faits de blé « kardzine ».

Dans des tasses de bois¹, on présente l'araka, eau-de-vie de maïs, et une autre boisson blanche, moins forte, grâce à Dieu, qu'on nomme « maximé ».

Le repas se termine par une prière ou plutôt un chant à saint Georges, car ce saint est vénéré chez les Ossètes mahométans².

« Saint Georges, je prends sur moi tes maux, seulement aide-
 « moi dans la vie. Sois notre secours en priant Dieu afin qu'il
 « rende droit le chemin de notre vie, que nous ayons toujours
 « bonne chance et que nos actions soient prospères. Dieu nous
 « rend heureux en nous envoyant des hôtes ; qu'il leur accorde un
 « voyage favorable ! »

Voilà une ressouvenance du christianisme. On en retrouve d'autres traces, car il subsiste encore des ruines d'églises chrétiennes dans les contrées habitées exclusivement par des mahométans, par exemple sur le territoire des Tchetchènes et des Ingouches.

J'aurais encore à vous entretenir de trois aouls ossètes : Koban, Zilgui, Tchmy. Dans les deux premiers, j'ai vu des instruments aratoires, dont se servent les indigènes. Parlons surtout de l'aoul

1. On nomme ces tasses « khi ».

2. Les Ossètes nomment saint Georges « onasterdji ».

Tchmy. J'ai remarqué dans la maison des Hôtes, où la famille Doudaroff m'a reçu, une ornementation consistant en mains droites sculptées sur les poutres soutenant la saillie du toit, sur les portes, sur les volets et même sur les pierres. Cette ornementation dérive de l'ancienne coutume de couper la main droite de l'ennemi et de la clouer comme trophée dans la demeure.

C'est parmi les Ossètes, les Ingouches et les Tchétchènes qu'il se



AOUL INGOCHE DALLAKOVA, PROVINCE DU TÈREK.

(Photographie du baron de Baye.)

trouve le plus de brigands, mais les Tchétchènes dépassent les autres. On dit qu'un Ingouche qui n'a pas commis de crime ne trouve pas à se marier dans son aoul. Est-ce à dire que les Ingouches ne reçoivent pas leurs hôtes avec le même empressement cordial, avec les mêmes cérémonies orientales que les autres populations de la Caucasic du Nord? Non, assurément; pour eux, comme pour tous, les hôtes sont sacrés. Rien à craindre tant qu'on est chez eux, mais, une fois parti, on perd avec la qualité d'hôte, l'assurance de ne pas être attaqué.

Les coutumes des Ingouches sont semblables à celles des Ossètes. Tous les Ingouches sont mahométans. L'aoul Dallakova, que j'ai visité, compte 260 maisons et 1,500 habitants. Les hommes ont rarement une seule femme, souvent deux, et parfois trois ou quatre. Ils ont aussi une maison des Hôtes; on y trouve toujours de forts bâtons terminés en haut par plusieurs branches horizontales légèrement arrondies. Ce sont de précieux appuis pour ceux qui doivent



MOULLA ET SA SUITE, AOUL BATACHEVO, PROVINCE DU TÉREK.

(Photographie du baron de Baye.)

se tenir longtemps debout, leur usage est très fréquent. En effet, un fils devant son père, un inférieur devant un supérieur, un habitant de l'aoul devant son hôte ne doivent jamais s'asseoir. Quand des hôtes couchent dans la maison consacrée à cet usage, le chef, ou à sa place un des membres de sa famille, se tient toute la nuit debout auprès de ceux qu'il reçoit.

La porte de la maison des Hôtes est couverte de signes gravés dans le bois, ils correspondent à des marques de propriétaires, ce sont des blasons primitifs, on les nomme « tavro ». L'hôte ne man-



que pas de tracer son emblème sur le logis où il a été reçu. En outre, ceux qui perdent leurs chevaux gravent aussi sur la porte leur signe, car chaque bête porte taillée dans son poil, sur la cuisse gauche, la marque de son propriétaire.

Pour nous fêter, on dansa chez les Ingouches au son d'un instrument à trois cordes nommé *merza pander*. Il ressemble à celui des Ossètes. Puis on nous invita à manger. Je vous ferai grâce du menu. Néanmoins, je vous dirai que l'on présente à l'étranger, auquel on veut faire honneur, la tête du mouton sacrifié; le crâne est fendu, l'hôte doit manger un morceau de la cervelle en ayant soin de le prendre du côté droit. Ensuite, il doit couper l'oreille pour l'offrir à celui des hommes présents qui lui plaît le plus. Si l'appétit faiblit devant des mets souvent peu engageants, le maître de céans dit à l'invité: « Les hôtes sont des brebis, et les maîtres de la maison, des loups. »

Si cela n'était pas dit en riant, on pourrait croire à une intimidation.

Voici une invitation à manger plus curieuse encore pour un ethnographe :

« Mangez le pain de votre ami avec autant de plaisir que vous auriez à manger la tête de votre ennemi. »

N'est-ce pas une ressouvenance du cannibalisme?

Passons de chez les Ingouches chez les Kabardiens.

Chaque fois que nous nous rendions à un aoul, les hommes venaient au devant de nous pour nous escorter en faisant d'extraordinaires *djighitovka*, tirant en l'air et par terre des coups de fusil, quittant et reprenant leurs montures lancées au galop. Quelle belle mise en scène que ces cavaliers agiles sur leurs coursiers fougueux, aux naseaux injectés de sang, aux veines saillantes sous le poil brillant. Parfois, au travers d'un nuage de fumée et de poussière, on aperçoit au bord du chemin des pierres dressées avec des reliefs rehaussés de couleurs éclatantes. Ce sont des tombeaux ou des monuments commémoratifs. Le colonel Wyrouboff, chef du district des Ossètes, me disait: « Nous avons là une cavalerie unique au monde; en cas de guerre, qui donc pourrait nous en opposer une pareille? »

Nous voici au bord du Térék qui sert de frontière entre l'Ossétie et la Kabarda.

En franchissant le fleuve, les merveilleux vers de Lermontoff sur



les dons du Térék reviennent à la mémoire. Le poète fait dire au Térék s'adressant à la Caspienne :

« Je t'ai apporté un présent, — et ce présent n'est pas le premier venu : — c'est un Kabardine pris au champ de bataille, — un valeureux Kabardine.

« Il est revêtu d'une riche cotte de mailles — et sur ses brassards d'acier — un verset sacré du Coran — est gravé en lettres d'or ; — ses sourcils sévères sont contractés, — et la frange de ses moustaches — est teinte d'un sang bouillant, — généreusement répandu ; — son œil ouvert, muet, — est encore plein de haine inassouvie ; — sur sa nuque le tchoub sacré — tortille sa touffe noire. »

« Cependant, étendue sur sa molle plage, la Caspienne rêve en silence ; — l'impétueux Térék roule ses eaux — et dit de nouveau à la vieille mer :

« Ecoute-moi, mère ; voici un présent sans prix ! — Les autres ne sont rien ; — mais du monde entier — j'ai caché celui-ci jusqu'à ce jour. — Je t'apporte dans mes ondes — le cadavre d'une jeune Cosake, — aux épaules d'un blanc bruni, — à la tresse d'un blond éclatant. — Triste est son visage décoloré ; — mais, à sa poitrine, d'une petite blessure — coule un ruisseau rouge. — Et sur la jeune belle, — auprès de ma rive, il n'en est à ne pas s'affliger — qu'un seul de tout le village, — qu'un seul Cosak de Grében.

« Car celui-là a sellé son cheval noir, — et dans une escar-mouche de nuit, au fond de la montagne, — sous le poignard d'un méchant Tchétchéne — il a courbé son front. »

« Le fleuve bouillonnant se tait, — et au-dessus de lui, blanche comme la neige, — une tête, aux cheveux épars — s'élève branlante.

« Et la vieille mer dans l'éclat de sa puissance — se relève formidable, comme la tempête, — et un éclair de passion s'allume — dans ses yeux d'un bleu sombre.

« Elle bondit, pleine d'allégresse, — et dans ses embrassements — les flots qui se pressent — sont accueillis avec un murmure d'amour. »

Nous voici parvenu à l'aoul kabardien nommé Batachevo. Les

Kabardiens sont avec les Bjédouks les plus nobles parmi les habitants du Caucase ; ils ont un caractère élevé et représentent, comme ces derniers, ce qui reste de cette fière et brillante race des Circassiens.

Toute la population masculine de Batachevo nous attendait. Après la bienvenue, souhaitée par le starchina et les échanges de compliments d'usage, nous passons devant le métchet, autrement



PROVINCE DU TÈREK, MAISON KABARDIENNE, AOUL BATACHEVO.

(Photographie du baron de Baye.)

dit la mosquée ; à la porte nous attend le moulla avec son entourage. Puis nous arrivons dans la cour où les habitants se sont rassemblés ; on y danse la lesghinka. Les femmes ne paraissent pas, le côté féminin est représenté seulement par des filles. Elles sont longues et sveltes, élancées et gracieuses, dans leurs ajustements à longs plis, pendant verticalement ; la taille, légèrement dessinée, est marquée par une large ceinture d'argent niellé ; le corsage s'attache sur le devant au moyen d'agrafes d'argent et laisse voir

une chemise de couleur claire. Le dos et la poitrine sont également plats, car il est d'usage d'empêcher le développement de la poitrine.

Comme les filles ossètes, mais avec plus de rigueur, les filles kabardiennes sont, dès l'âge de 11 ou 12 ans, cousues dans un corset généralement en peau, rarement en soie; deux planchettes en bois sont fixées sur chaque côté de la poitrine pour empêcher



PROVINCE DU TÈREK, FILLE KABARDIENNE, AOUL BATACHEVO.

(Photographie du baron de Baye.)

toute saillie de se développer. C'est seulement le jour du mariage que la jeune fille quitte cet appareil impitoyablement compresseur. Les manches du corsage sont très collantes, elles se terminent au poignet par un ample volant de soie légère. Au-dessus du poignet, un bracelet de velours retient un grand panneau ovale, de la même étoffe, tendu sur un fond rigide et couvert de broderies d'or. Lorsque le bras pend le long du corps, ces ornements volumineux touchent presque à terre. Dans l'action de la danse, ces panneaux

s'agitent gracieusement et laissent rarement voir une main toujours mignonne.

Je ne vous parlerai pas de la lesghinka, mais d'une danse nationale kabardienne nommée « ouïtsch ». Les filles, plus nombreuses que les danseurs, se tiennent sur un rang. Chaque garçon prend une fille par le bras gauche et les couples en se suivant, s'avancent d'un pas lent, rythmé, en se balançant légèrement au son d'un



DAGHESTAN, BAZAR DE TEMIR-KHAN-CHOURA, JUIFS DES MONTAGNES.

(Photographie du baron de Baye.)

air très mélodieux, très doux, dont le motif assez bref est répété chaque fois que les cavaliers changent de danseuse. Rien n'est plus charmant que cette promenade dans laquelle la grâce, la souplesse, le beau maintien des paysans kabardiens apparaissent dans tout ce qu'ils ont de plus séduisant.

Mais le temps presse, quittons la province du Terek pour gagner le Daghestan. Je pris à Wladikavkas le chemin de fer jusqu'à Pé-trovsk, où régnait alors une violente épidémie de fièvre dont quel-

ques cas avaient tous les caractères de la fièvre jaune. On attribue cet accroissement et cette aggravation d'une maladie endémique dans ces parages, aux emprunts de terre faits dans des cimetières de cholériques pour l'agrandissement du port sur la Caspienne. On franchit les 48 kilomètres qui séparent Pétrovsk de Témir-Khan-Choura, dans une voiture de poste sur une route pittoresque.

A Choura, je reçus une cordiale hospitalité du gouverneur mi-



DAGHESTAN, BAZAR DE TÉMIR-KHAN-CHOURA, MARCHANDES DE FARINE.

(Photographie du baron de Baye.)

litaire du Daghestan, prince Bariatinsky, dont le nom est intimement lié à la glorieuse conquête du Caucase. En langue akouchine Choura veut dire lac, Témir est le nom d'un homme qui était khan, c'est-à-dire chef. Choura, d'abord aoul indigène, fut en 1834 abandonné par ses habitants qui émigrèrent à l'aoul Khalim-bek. A partir de cette époque, Choura devint une ville militaire russe.

Comme vous le savez, le Daghestan est la partie du Caucase soumise la dernière à la Russie. Ses populations indigènes sont toutes

musulmanes, et une personnalité qui connaît bien la contrée, la comparait à un vaste couvent où le fanatisme religieux est demeuré très vivant et très intense. Cependant, je dois immédiatement ajouter qu'il est moins dangereux de circuler dans le Daghestan, relativement pacifié, que dans la province du Térék ou dans de certaines parties de la Transcaucasie, célèbres par les brigandages. La nature du Daghestan est austère et sauvage, les aouls, situés au



DAGHESTAN, BAZAR DE TEMIR-KHAN-CHOURA, MARCHANDES D'OIGNONS.

(Photographie du baron de Baye.)

bord des cours d'eau, ressemblent à des oasis semées au milieu de vastes étendues couvertes de rochers ou d'une végétation brûlée par le soleil. Le nom de Lesghien¹ est donné indistinctement aux habitants du Daghestan. Néanmoins, il y existe une grande variété de peuples.

La ville de Choura compte 10,437 habitants dont 7,828 hommes

1. Le mot *Lesghien* viendrait du mot géorgien *Laki*, que les Géorgiens donnent aux Lesghiens.

et 2,609 femmes. Cette différence tient au nombre considérable de soldats qui y sont casernés.



DAGHESTAN, UN LESGHIEU.

Le bazar de Choura est pittoresque et intéressant au point de vue ethnographique. On y rencontre des Arméniens, des Géorgiens en petite quantité, mais surtout des Koumyks, des Avars,

des Persans, des Juifs russes, des Juifs des montagnes, quelquefois même des Tatares Nogaïs, venus du nord de Pétersbourg, et des Karakaïtach, venus du sud de la même ville. A ce bazar, un ethnographe peut faire réellement des acquisitions fort curieuses. La difficulté consiste à connaître la nationalité des individus qui vous intéressent et à trouver des interprètes, car ici on parle tant de langues qu'on se croirait volontiers près de la tour de Babel.



DAGHESTAN, MAISON KOUMYK, AUL KAZANISCHTÉ.

(Photographie du baron de Baye.)

Chez les habitants du Daghestan on constate :

- 1° L'influence des Persans.
- 2° L'influence des Kabardiens.

Jadis ils se rasaient et portaient les moustaches à la mode persane ; maintenant ils portent la barbe comme les Kabardiens. La mode des armes circassiennes a régné et règne encore au Daghestan.

Les Koumyks sont les plus nombreux parmi les populations locales, principalement dans l'arrondissement de Choura. Ils

seraient de sang turc, leur langue l'indique, paraît-il. Avant le XIII^e siècle, ils n'habitaient pas le Daghestan.

A trois verstes de Pétrovsk, se trouve l'aoul de Tarki où résidait jadis le chef des Koumyks ; on y trouve encore des fortifications en ruine et d'anciens tombeaux.

Parmi les aouls koumyks que j'ai visités, je citerai celui de Kazanischte peuplé de plus de cinq mille habitants. Les maisons



DAGHESTAN, MOSQUÉE DE L'AOUL KAZANISCHTÉ, AUGE EN BOIS
OU L'ON LAVE LES MORTS.

(Photographie du baron de Baye.)

très basses sont construites de branches tressées formant des claies soutenues par des poteaux. D'épaisses couches de terre argileuse amalgamée de paille hachée forment les parois extérieures et intérieures¹. Les ouvertures, petites et rares, laissent pénétrer peu de lumière, les toitures servent de terrasses. *Kazanischte* signifie en langue locale : endroit où l'on fabrique des objets en fer : de *kazan*, objets en fer, et *isch*, fabrique.

1. Sorte de pisé.

Dans ce grand aoul, il y a plusieurs méchet, autrement dit plusieurs mosquées; la plus ancienne n'a guère plus de cent ans. A l'intérieur, le sol couvert de paille disparaît sous les tapis, les murs sont percés de petites cellules où l'on place les chaussures. Près de la porte, à l'extérieur, est placée l'auge en bois dans laquelle on lave les morts. Je voulais photographier cette cérémonie, et d'un



DAGHESTAN, KOUMYKS DE L'AOL KAZANISCHTÉ.

(Photographie du baron de Baye.)

toit voisin, j'attendais l'arrivée du funèbre cortège, mais le convoi était en retard et je ne pus attendre.

On divorce facilement, et c'est le mari qui prononce la séparation. Quand le mariage est célébré à la mosquée, le moulla présente au futur mari trois cordes portant chacune un nœud. Si celui-ci redoute le divorce, il donne à la fiancée deux nœuds, alors, en cas de séparation, elle n'a pas le droit d'épouser un autre homme, et son mari peut la reprendre. Si le futur mari donne trois nœuds, il peut quitter sa femme, mais pour toujours.

Nous sommes reçu dans la belle maison de Djamaladin de Tarki, naïb de Kazanischte chargé de la police de treize aouls. Il descend de Chamkhal qui régna sur une partie du Daghestan. Il possède quatre femmes, mais, en général, les autres habitants n'en ont qu'une.

Un « toï », c'est-à-dire une sorte de fête était organisée en mon honneur. Au son de l'instrument de musique nommé komouz, les



DAGHESTAN, AOUL KAZANISCHTE, KOUMYKS.

(Photographie du baron de Baye.)

danses ont commencé. Au Daghestan, la lesghinka est bien exécutée. Cette danse, adoptée dans tout le Caucase, est, comme son nom l'indique, originaire du pays des Lesghiens.

Suivant une mode persane, les femmes se teignent les cheveux en rouge, dès leur plus jeune âge. Les vieillards se colorent la barbe de la même façon.

A Kazanischte, on fait des armes et des tapis appelés « arbache », parce qu'ils servent à couvrir les « arba », voitures des paysans.

Rien n'est plus pittoresque que de voir, ressortant sur les fonds uniformément jaunâtres des murailles, ces grands métiers chargés de laines aux couleurs éclatantes, entourés de femmes drapées de blanc, qu'il faut surprendre dans leur travail pour pouvoir les pho-



DAGHESTAN, PAYSANNES TISSANT UN TAPIS.

tographier. La taille des femmes ne se devine pas sous leurs amples ajustements. Quant aux hommes, leur taille est d'une finesse et d'une souplesse extraordinaires, à faire rêver de jalousie les plus coquettes Parisiennes.

D'autres aouls koumyks ont été visités, par exemple, celui de

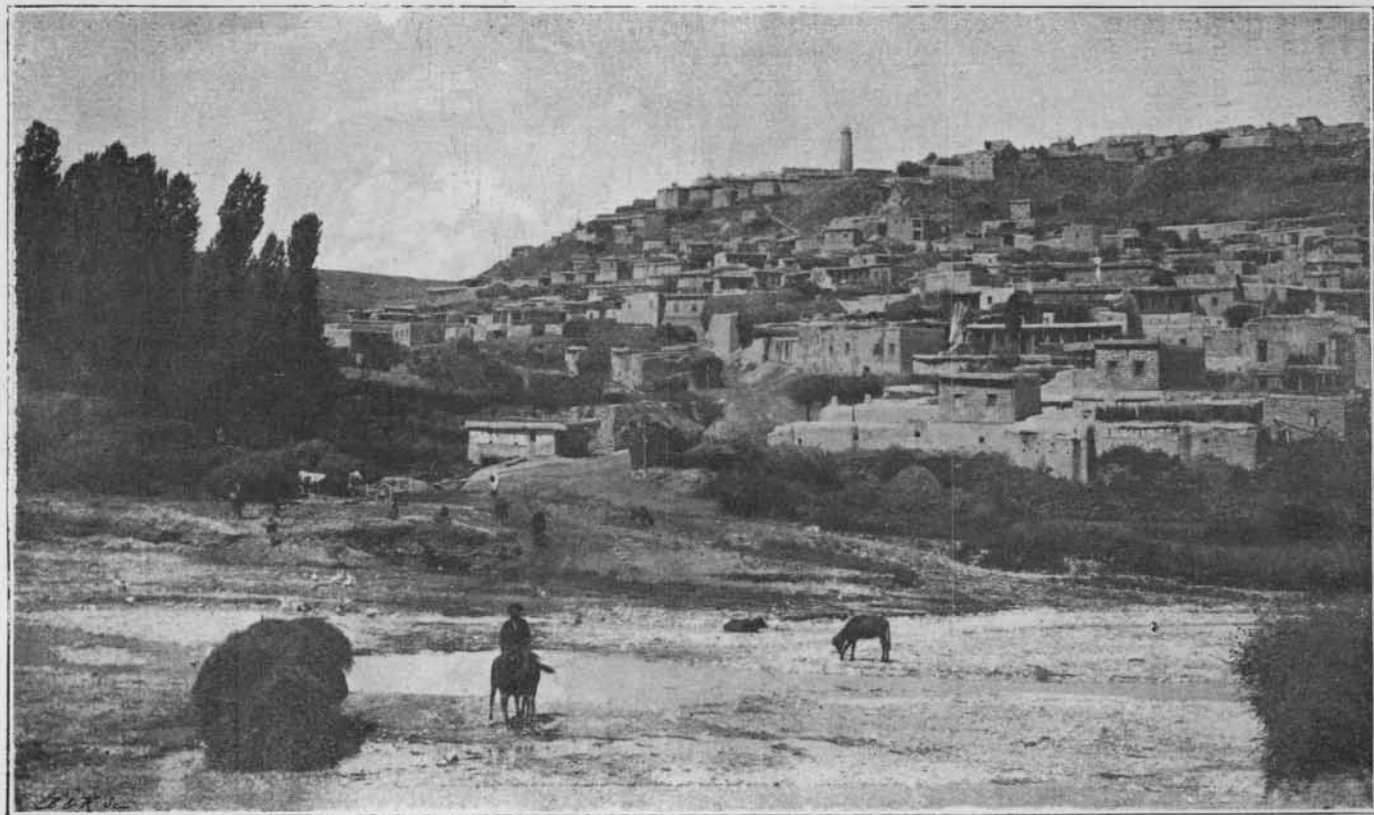
Karaboudakh-Kent d'où l'on exporte une quantité d'ail et d'oignon. Cet habitat est encerclé d'une enceinte de jardins remplis de beaux arbres fruitiers, toujours comme une oasis au milieu d'une plaine désolée. J'y suis parvenu au coucher du soleil. Après avoir traversé d'immenses cimetières remplis de longues pierres dressées, qui ressemblent à une forêt dévastée où les troncs dénudés ont seuls survécu, j'arrive au pied de la colline contre laquelle les maisons



AGLAR KHAN, KOUMYK DE 21 ANS.

(Photographie du baron de Baye.)

sont superposées. Gravissons ses pentes pour arriver à son sommet, couronné par la mosquée et l'habitation du naïb. Du toit en terrasse de cette demeure, l'œil embrasse tout l'aoul. La lune se montrait resplendissante, et la vie, suspendue durant les heures brûlantes du jour, renaissait pour un instant. Dans les cours, les femmes traient les buffles, par-ci par-là, quelques sons d'instruments de musique troublent le silence, les poules perchent sur les branches tortueuses des mûriers, les femmes, en longues proces-



DAGHESTAN, AOUL KOUMYK DE KARABONDAKH-KENT.

(Photographie de M. Solovieff.)

sions, descendent au torrent pour puiser l'eau dans des cruches métalliques au long col, dont la partie renflée, argentée, jette des éclairs sous les reflets de la lune. Tout à coup, du minaret, une voix sonore appelle à la prière.

Dans ces pays, les toitures plates et étagées, disparaissent en automne sous le maïs égrainé, les grappes pendues en guirlandes encadrent portes et fenêtres. A vos pieds, les murs blancs, reliant les terrasses jaunies, descendent capricieusement de la montagne jusqu'aux sombres profondeurs des jardins comme une cascade ruisselante d'or.

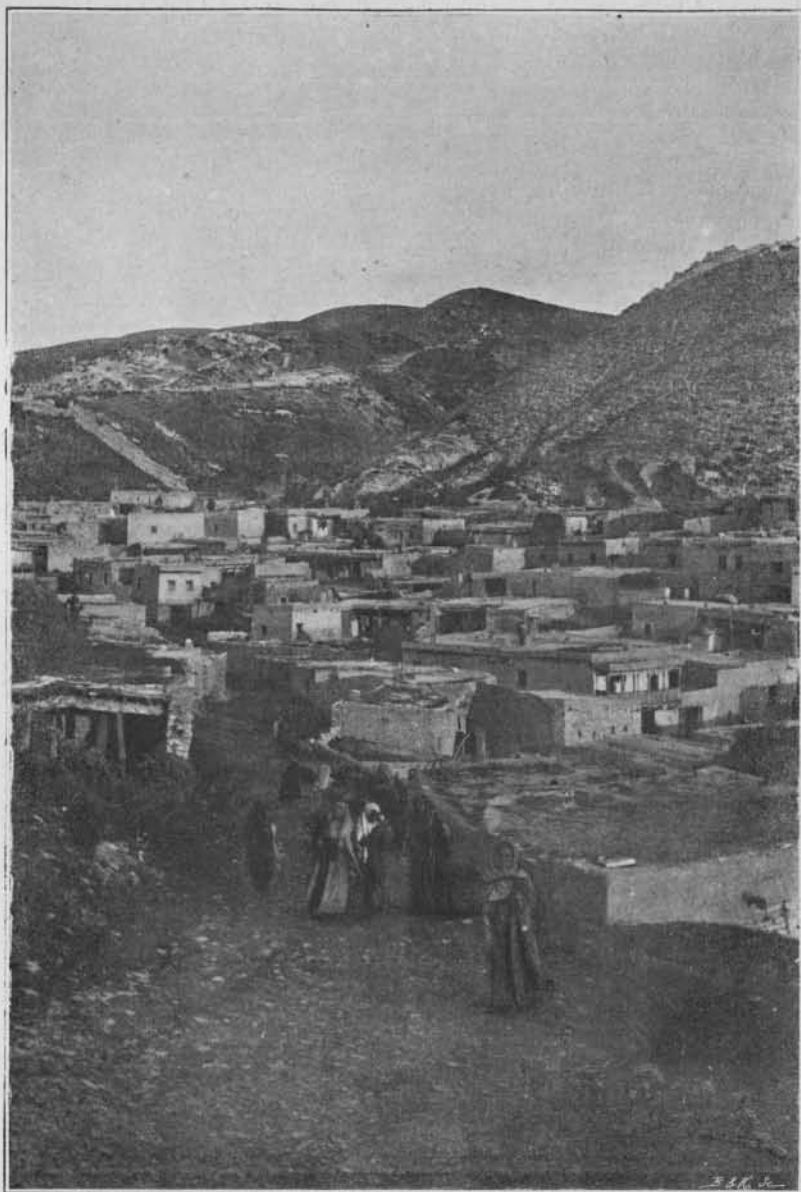
J'ai pu réunir à Karaboudakh-Kent des collections ethnographiques. J'aperçus au cou d'une femme, qui se dissimulait selon la coutume, quelques grains de collier d'aspect bizarre; je fis part au naïb de mon désir de voir de près des colliers, et même d'en acquérir. Bien vite les noukères, autrement dit les cavaliers chargés de la police, apportèrent une quantité de ces parures composées de perles ordinaires en verre, de fabrication récente, mélangées de grains en onyx, agate, cristal, sardolique, ambre, calcédoine, jaspé. Quelques spécimens présentent une face aplanie gravée en intaille. En outre, on y trouve de petits lions couchés, des scarabées en pâte identiques à ceux exhumés des anciens tombeaux de Kertch. Or ces pierres taillées et percées proviennent, elles aussi, de tombeaux violés par les habitants de Karaboudakh-Kent, dans le but de découvrir de quoi satisfaire la coquetterie de leurs femmes.

Passons de chez les Koumyks, où je ne puis vous retenir indéfiniment, à l'aoul Goubden habité par des Darguiens. Leur parler appartient au groupe des langues caucasiennes; leurs caractères ethnographiques, à celui dont les diverses tribus sont englobées sous le nom générique de Lesghiens. Goubden est adossé en amphithéâtre à une montagne rocheuse; il formait la frontière du territoire soumis à Chamkhal. Les maisons darguiennes, à deux étages, sont en pierre au lieu d'être en torchis et basses comme celles des Koumyks. L'intérieur diffère aussi des demeures de ceux-ci. Les balcons sont élevés, les ouvertures encadrées d'ornements en relief et peints. Le rez-de-chaussée sert d'écurie et les premières marches du perron donnent dans cette partie basse. L'aoul est entouré de murailles crénelées, en ruine, elles suivent les contours capricieux des rochers pour descendre des hauteurs jusqu'à la plaine. Dans la partie élevée, une porte triangulaire est formée par deux rochers



DAGHESTAN, AOUL GOUBDEN, PAYSANS BATTANT DU BLÉ.

(Photographie de M. Solovieff.)



DAGHESTAN, AOUL GOUBDEN.

(Photographie de M. Solovieff.)

séparés à leur base et réunis à leur sommet, où l'on voit encore les restes d'une tour.



CHAMYL VIEUX ET SES DEUX FILS.

Hâtons-nous de passer à un autre groupe, car nous devons ici nous borner à des esquisses.

Ce n'est pas le lieu de raconter la tentative d'unification du Daghestan par Chamyl peu de temps avant la conquête russe. Mais il me semble impossible de ne pas prononcer le nom d'un homme qui a joué un si grand rôle. En vous montrant son portrait, je vous ferai connaître une physionomie typique. Chamyl était un Avare de Guimri, issu d'une obscure famille. En effet, dans les montagnes, il n'existait pas de classes plus ou moins élevées. Tous les hommes



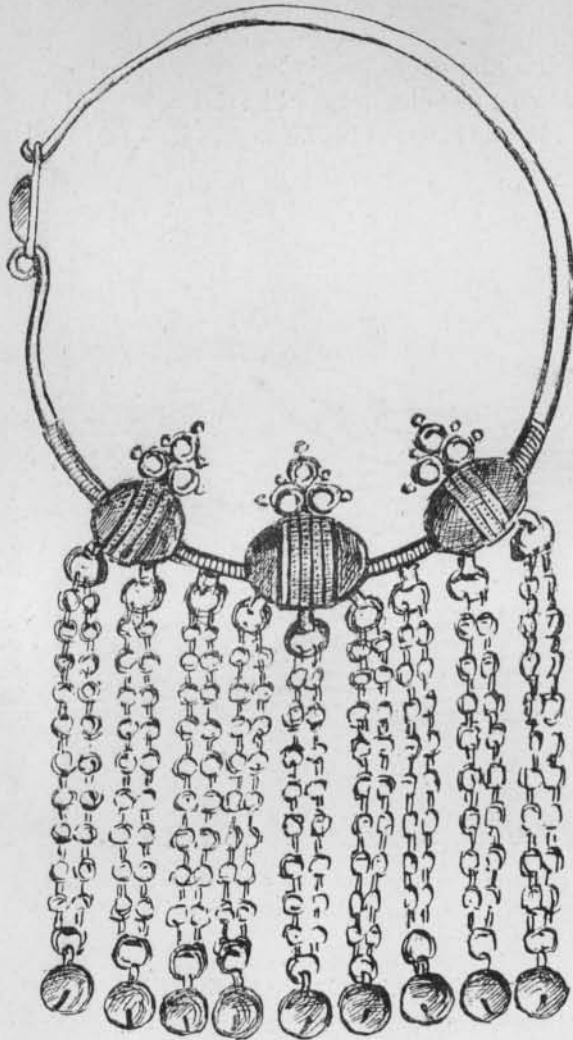
DAGHESTAN, FEMMES AVARES ET KOUMYKS, AOUL DJENGOUTAÏ.

(Photographie du baron de Baye.)

se disaient « ousdien », c'est-à-dire homme libre, homme indépendant. Ambitieux et autoritaire, Chamyl voulait former sous sa domination un État composé des Lesghiens et des Tchétchènes réunis par le Chariat. Dans ce but, il détruisit les droits coutumiers, les traditions, il étouffa les tendances diverses, car il voulait uniformiser toutes les populations du Daghestan.

Avant Chamyl, une partie du Daghestan, le district de Derbent, par exemple, était depuis 1806 soumise à la domination russe. Il

y avait aussi des khans prêtant serment à la Russie comme Chamkhal, comme les khans de Kazikoumouk et des Avars. Antérieu-

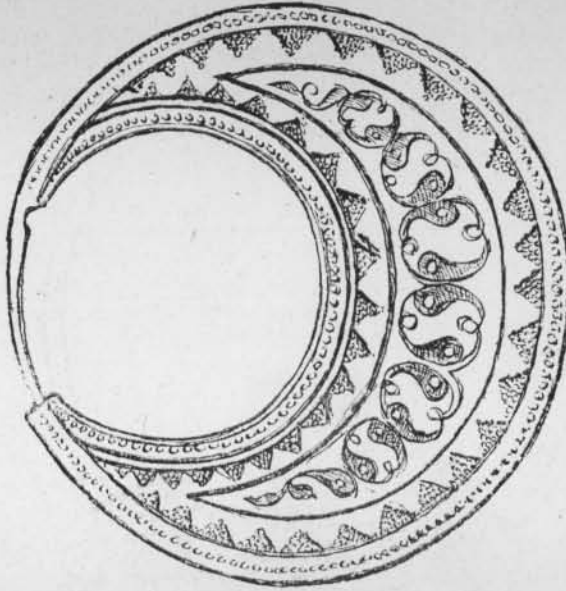


DAGHESTAN, PENDANT D'OREILLE EN ARGENT, BIJOU AVARE (GRAND. NAT.).

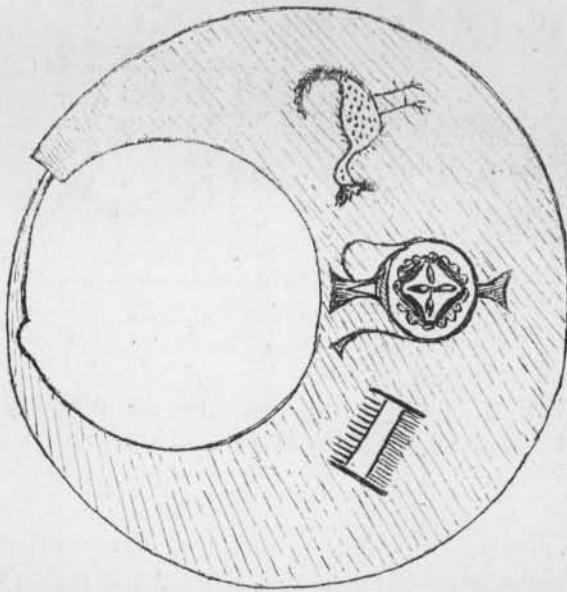
(Dessin du baron de Baye.)

rement à la prise de possession des Russes, là où il n'y avait pas de khans, dans les montagnes surtout, des confédérations nommées « obchestvo » s'étaient formées, elles étaient composées de plusieurs

aouls et ressemblaient à de petites républiques. Ce nom d'obchestvo



DAGHESTAN, PENDANT D'OREILLE EN ARGENT VU DES DEUX CÔTÉS, AOUL AVARE DE NOVO-TCHERKEY (GRAND. NAT.).
(Dessin du baron de Baye.)



subsiste encore, il constitue la plus petite unité administrative. Ces obchestvo sont gouvernés par un starchina que nomme le gouver-

neur. En pays avare, par exemple dans le district de Gounib, il y a la confédération de Guidon ou Guidatle, composée de 19 aouls.

Les Avars occupaient le Daghestan avant l'arrivée des Koumyks¹. Leur type est plus beau, plus noble. Le gouverneur, me faisant leur éloge, me disait : Ces Avars sont les Français du Daghestan. Cette population est une des plus intéressantes qu'il m'ait été donné de voir au nord du Caucase. Évidemment tous les Avars n'ont pas



DAGHESTAN, AOUL KARANAÏ, FILLES AVARES.

(Photographie du baron de Baye.)

émigré vers l'ouest. Ceux qui sont demeurés au Daghestan descendent de la même souche. En Hongrie, au Daghestan, et dans le district des Avars, on a rencontré des tombeaux anciens contenant des crânes déformés de la même manière. J'en ai recueilli un près de l'aoul Djengoutaï. Certains bijoux modernes que j'ai vus dans des aouls avars ne diffèrent guère comme forme et comme

1. Les Koumyks m'ont semblé généralement bruns; chez les Avars il y a des blonds aux yeux bleus.

technique des parures exhumées des tombeaux fouillés en Hongrie et se rapportant à l'époque des invasions. Les femmes avares portent des bijoux très particuliers et très nombreux, mais bien différents de ceux des autres populations du Caucase. Ceux que j'ai rapportés seront exposés, avec les autres produits de ma mission, aussitôt qu'un local aura été mis à ma disposition.

Je dois avouer que le Daghestan, quelque éloigné qu'il soit des centres, subit cette maladie funeste aux études ethnographiques; maladie chronique chez nous, et nouvelle là-bas; j'ai nommé la mode. Je ne veux pas dire par là que nos modes soient parvenues jusque dans les villages des Avares. Cette photographie de femmes de l'aoul Coronai vous en donnera la preuve. Mais je veux dire que les anciens bijoux conservés jusqu'à nos jours disparaissent rapidement. Les orfèvres se chargent de les fondre pour les transformer.

Chez les Avares, comme dans tout le Daghestan, on ne trouve pas de traditions, de chants légendaires, de contes antérieurs à Chamyl. J'ai entendu surtout des chants guerriers qui célèbrent les combats de cette époque. Mais il est des chansons sans date et sans histoire qui peignent bien le milieu où elles ont pris naissance.

Celle-ci intitulée *les Deux Amis* a été entendue dans un aoul avaro.

- « Il y a sept jours que celui que j'aime est malade.
- Si je l'avais su malade! qu'on me frappe de sept balles!
- Ma chère, va vers mon ami; informe-toi de ce qu'il a.
- Celle-ci remplit de sucre des sacs, et d'eau des bouteilles de porcelaine blanche.
- Et elle part.
- Je te salue, messagère de mon amie, dit le malade.
- Et l'autre de lui demander: de quel mal souffres-tu?
- Ma maladie n'est pas guérissable;
- Mais pourquoi celle que j'aime n'est-elle pas venue? Ne pouvait-elle donc pas arriver ici?
- Non, car elle a dans sa maison des frères qui ressemblent aux loups et un père capable de manger la chair des chiens.
- Eh bien, puisqu'elle est assez fière pour n'être pas venue, elle se promènera souvent autour de mon tombeau.
- Puisqu'elle ne me jugeait pas digne de sa visite, elle verra avec dédain mon cadavre sur la litière.
- Mais la fille impatiente de savoir des nouvelles de l'ami ma-

lade ne put attendre plus longtemps et sortit de chez elle.

— Tout à coup elle voit qu'on prépare une litière en or.

— Pour qui prépare-t-on cela, mon Dieu ?

— Elle voit qu'on creuse un sombre tombeau.

— Pour qui ce sombre tombeau ?

— Une veuve répond :

— On creuse le tombeau pour ton unique ami ; la litière recevra son corps.

— Ne creusez pas le tombeau pour mon ami.

— Car je le placerai dans une caisse d'argent.

— Si vous creusez le tombeau, ne rejetez pas de terre sur lui.

— Car à la place de la terre je jeterai des diamants.

— Si vous jetez la terre sur le tombeau, ne placez pas un monument.

— Car je me placerai moi-même comme un monument.

— Si vous posez un monument, ne récitez pas de prières.

— Car moi j'entonnerai des chants d'amour ! »

En revenant de l'aoul Koronaï, tout près de celui d'Ichkarti, dans un endroit sauvage et désert, sous un soleil de plomb, nous rencontrons le 328^e bataillon d'infanterie se rendant de Choura aux manœuvres qui devaient avoir lieu à Gounib. Mon compagnon, le professeur Kozoubsky, ami du colonel, commandant cette colonne, lui dit qu'il accompagnait un Français. Aussitôt, ordre fut donné aux hommes de s'arrêter. Ils formèrent un demi-cercle, le drapeau fut immédiatement déployé au son de la musique. Presque en même temps, apparurent comme par enchantement, des verres et des bouteilles de vin.

Le colonel dit, s'adressant à la troupe : « Un Français est venu visiter et étudier notre pays. Nous sommes heureux de lui donner une marque de la sympathie que nous portons à sa patrie. Le pays qui l'envoie nous est cher et je prie celui que nous avons été heureux de rencontrer, de transmettre le toast chaleureux que je porte à la belle France et à sa vaillante armée que nous, soldats russes, nous aimons de tout notre cœur. » Les hourras partirent des rangs. Après avoir prononcé ces paroles vibrantes d'émotion, le colonel heurta son verre contre le mien et m'embrassa par trois fois à la manière russe.

Un salut à l'armée de France par des Russes, sur cette terre

lointaine du Daghestan; entre un aoul avare et un aoulk oumyk, était bien émouvant et réconfortant pour celui chargé de le transmettre.

Je ne puis vous retenir plus longtemps au Daghestan. Le prince Bariatinsky voulut bien me ramener de Choura à Pétrovsk avec son escorte, précédée de l'étendard, portant d'un côté les armoiries du Daghestan, et de l'autre, la devise des Bariatinsky « pour Dieu et pour l'honneur ».



DAGHESTAN,
RENCONTRE DU 328^e BATAILLON D'INFANTERIE EN GARNISON A CHOURA.
(Photographie du baron de Baye.)

En traversant les montagnes, nous nous arrêtàmes pour photographier un aoul koumyk. Ayant pris le chemin de fer à Pétrovsk, nous vîmes, entre cette station et Grozny¹, le ciel véritablement obscurci par une nuée de sauterelles.

Mon voyage dans la Caucasic du Nord s'est terminé par une excursion

1. La ville de Grozny compte 13,986 habitants.

sion chez les Tchétchènes¹. On en compte 206,000 dans le district de Grozny. L'aoul que j'ai visité, à 35 verstes de Grozny, se nomme « stare Atagli » ; il est situé sur la rivière Argoun et est peuplé de 5,800 habitants. On y arrive en passant entre deux montagnes qui défendent l'entrée de la plaine. Cet endroit est connu sous le nom de porte de Chamyl à cause de la longue lutte livrée aux Russes pour leur barrer l'entrée du Daghestan.

Les Tchétchènes, jadis chrétiens, ne seraient mahométans que depuis cent cinquante ans. Ils ont la réputation de fournir aux prisons un nombreux contingent. On leur laisse, m'a-t-on dit, le moins possible porter les armes ; néanmoins tous ceux que j'ai vus, même les jeunes garçons, sont armés jusqu'aux dents. Ils ont une langue à eux, mais aucune tradition quant à leur origine. Les maisons sont généralement propres ; si l'habitant en a les moyens, il blanchit sa demeure tous les mois. Chaque chaumière se compose de trois ou de quatre chambres, dont une est réservée aux hôtes, qui sont logés sous le même toit. Comme dans les aouls précédemment visités, la population se réunit à mon arrivée, ce qui me permit de photographier un groupe d'hommes me paraissant les plus typiques. On a dansé l'inévitable lesghinka aux sons d'un tambour, en tchétchène, « botou », et d'une flûte, « zourno ».

Les femmes mariées n'habitent pas séparément comme chez les autres populations susmentionnées, mais, comme elles, leurs cheveux sont teints en rouge.

L'élément féminin, si rebelle chez les autres peuplades à se laisser photographier, s'est très volontiers laissé faire. Pendant le repas, dont le menu serait trop long à vous décrire, un chanteur, s'accompagnant sur un instrument à cordes, célébrait les combats des Tchétchènes. Les accents guerriers de cette musique étaient exprimés aussi tragiquement que bruyamment. Tout à coup, la voix du chanteur, de tonitruante devint douce, presque suave, et les accords de l'instrument, mélodieux. Frappé de cette opposition, je voulus savoir les paroles chantées avec tant de tendresse et d'émotion. Les voici, traduites du tchétchène en russe, et du russe en français : c'est un dialogue entre une femme et un homme :

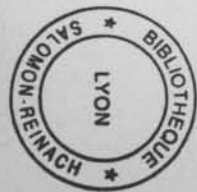
« As-tu vu, mon bien-aimé, as-tu vu le roseau ?

As-tu vu ma taille ?

1. Il y a 206,000 Tchétchènes dans le district de Grozny.



TCHÊTCHÈNES, DISTRICT DE GROZNY, PROVINCE DU TÈREK.



- Oui, j'ai vu le roseau au bord de la rivière,
 — Mais je crains que le bouc ne le mange.
- As-tu vu, mon bien-aimé, as-tu vu les œufs de l'aigle?
 As-tu vu ma poitrine?
 — Oui, j'ai vu les œufs de l'aigle,
 — Mais je crains que le vieux hibou les dévore.
- As-tu vu, mon bien-aimé, as-tu vu les pommes mûres,
 As-tu vu mes joues?
 — Oui, j'ai vu les pommes mûres,
 — Mais je crains que le marchand arménien les achète.
- As-tu vu, mon bien-aimé, as-tu vu les lettres du Coran?
 As-tu vu mes sourcils?
 — Oui, j'ai vu les lettres du Coran.
 — Mais je crains que le prêtre juif les lise.
- As-tu vu, mon bien-aimé, as-tu vu les fruits noirs de la montagne?
 As-tu vu mes yeux?
 — Oui, j'ai vu les fruits noirs de la montagne,
 — Mais je crains que les frimas de l'automne les atteignent. »

Je vous ai conduits depuis la mer Noire jusqu'à la Caspienne, à travers des populations bien diverses par leur race et par leur langage. Lors de la prise de possession du nord du Caucase par les Russes, les plaines étaient habitées par les Kabardiens, les Koumyks et les Nogaïs. Les Ossètes, les Ingouches et les Tchétchènes étaient de purs montagnards. Une partie d'entre eux descendit se fixer au pied des montagnes. Sans doute, l'influence circassienne, jadis prépondérante, a imposé à tous ces hommes de différentes nationalités un costume analogue, qui leur donne, au premier aspect, si l'on se borne à un coup d'œil superficiel, un extérieur uniforme. Tous sont vêtus de la tcherkeske, de la bourka, coiffés de la papakha et du bachlik, tous, ils sont armés à peu près de la même manière; mais, néanmoins, que d'innombrables et curieuses diversités de types, de caractères, de superstitions, de coutumes! quelles variétés dans cet agrégat complexe! J'estime qu'il reste encore beaucoup à connaître et à découvrir dans ces régions mystérieuses, parmi ces habitants intéressants. Conservateurs des traditions de

leur race, ils ont de grands sentiments, une énergie, une vitalité prodigieuses; toujours nobles d'allures dans leurs manières, toujours dignes dans leur maintien, leur amour de manier les armes leur inspire parfois des vengeances meurtrières, des actes de sauvagerie, des brigandages terribles; mais n'oubliez pas que ces tribus sont depuis peu en contact avec un monde civilisé dont ils ne comprennent pas les lois.

Les Kosaks envoyés jadis par Catherine sur le Térék, pour former une digue contre les ennemis des montagnes, n'ont pas transformé l'état des populations qu'elles venaient plutôt combattre que modifier. Les Zaporogues refoulés par Catherine, se fixèrent sur le Kouban, d'où ils dirigèrent leur humeur guerrière contre les tribus du Caucase occidental. Les habitants du Caucase, doués d'un tempérament guerrier, animés du besoin de se servir d'armes, préférèrent mener une vie mouvementée en gardant des troupeaux, plutôt que de cultiver la terre. Ils ressemblent, par leur existence aventurière, à ces hommes d'armes du moyen âge; et, par leurs mœurs, aux Orientaux; ils conservent dans leur pays le genre de vie en dehors duquel leur raison d'être n'existe plus. La nature, avec laquelle ils sont en contact, entretient leur caractère dans ce qu'il a de mâle, de fier, de brave, de sauvage, de belliqueux et aussi dans ce qu'il a de patriarcal, de poétique, de noble, d'élevé et de traditionnellement hospitalier. L'étude de ces hommes est pleine d'intérêt, et pour un ethnographe, et pour un psychologue; leurs qualités et leurs défauts sont en harmonie avec l'admirable et sauvage nature de la Caucasic du Nord. Bien des observateurs peuvent se succéder, bien des voyages peuvent être entrepris dans ces parages aux sites incomparables, sans que les éléments d'études soient épuisés.

La conquête du Caucase fut d'autant plus difficile pour la Russie, que les Tcherkesses et leurs voisins, favorisés en sous-main par l'Angleterre, défendirent vaillamment leur indépendance. « L'empereur Nicolas I^{er} sentit la nécessité d'assurer ses communications avec l'Asie méridionale, par les deux extrémités du Caucase et par les cols intermédiaires, et de faire de cette chaîne prodigieuse comme la citadelle inexpugnable du haut de laquelle il dominerait l'Orient¹. »

1. Rambaud, *Histoire de la Russie*. Paris, 1884, p. 648

Le passage des troupes russes par le défilé du Darial, et plus tard la prise de Gounib, furent des actions si héroïques qu'elles imposèrent aux montagnards ennemis l'admiration pour une armée habituée aux plaines, armée qui, par des efforts inouïs, sut se frayer une route dans des gorges resserrées entre les rochers, où seuls les torrents tumultueux trouvaient place.

Ce n'est pas seulement la gloire des armes que la Russie conquit au milieu de ces montagnes géantes, mais aussi la consécration du génie de ses plus illustres poètes, car la féerie de cette nature grandiose, la hardiesse de ces montagnes menaçant le ciel, leur ont inspiré des accents qui les ont immortalisés.

« Salut à toi, Caucase au front chenu ! Bien souvent, j'ai rêvé de ton ciel méridional et des rocs altiers de tes cimes. Que tu es belle, ô rude terre de la liberté ! Et vous aussi, immuables autels de la nature, où, comme la fumée de l'encens, bleussent les nuées qui volent de loin vers vous à la tombée du jour !

« Sauvages sont les races de ses défilés ; leur Dieu s'appelle liberté, leur loi, guerre ; elles croissent au milieu des brigandages furtifs, des cruels forfaits, des actions héroïques. Là, ce n'est point un crime de frapper son ennemi ; là, l'amitié est fidèle, plus fidèle encore la vengeance ; là, le bien se rend pour le bien, le sang veut du sang, et la haine est sans mesure comme l'amour. »

INSTITUT GÉOGRAPHIQUE DE PARIS

CH. DELAGRAVE

ÉDITEUR DE LA REVUE DE GÉOGRAPHIE

15, RUE SOUFFLOT, 15

REVUE
DE
GÉOGRAPHIE

DIRIGÉE PAR

M. LUDOVIC DRAPEYRON

Professeur d'histoire et de géographie au lycée Charlemagne.

Agrégé de l'Université, Docteur ès lettres.

Membre de la Société de Géographie, Secrétaire général de la Société de Topographie de France,
Ancien élève de l'École normale supérieure.

La Revue de Géographie, fondée en 1877, paraît tous les mois par fascicules de CINQ feuilles grand in-8° raisin, format de nos grandes Revues littéraires, et forme, à la fin de l'année, deux forts volumes d'environ 500 pages chacun, imprimés sur beau papier et en caractères neufs, avec cartes et gravures.

Le prix de l'abonnement est de 25 francs par an pour Paris, de 28 francs pour les départements et les pays faisant partie de l'Union générale des Postes; — pour les autres pays, les frais de poste en sus.

La Revue de Géographie forme aujourd'hui quarante-quatre volumes.

PRIX DE LA COLLECTION, AVEC LES DEUX TABLES ANALYTIQUES DES MATIÈRES : 550 FRANCS.

Pour la rédaction, s'adresser à M. L. DRAPEYRON, 55, rue Claude-Bernard, Paris.